

BULLETIN DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN

SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1904.

Présidence de S. E. YACOUB ARTIN PACHA, président.

La séance est ouverte à 3 heures et demie.

Sont présents :

LL. EE. YACOUB ARTIN PACHA, *président*,

LE D^r ABBATE PACHA, *vice-président*,

MM. MASPERO, *président honoraire*,

LE D^r W. INNES BEY, *secrétaire annuel*,

MM. Fourtau, Legrain, Gaillardot bey, le D^r Baÿ, Bonola bey, Arvanitakis, le D^r Keatinge, Aly bey Bahgad, Vaast, Georgiadis, Ahmed bey Kamel, Hussein Rouchdy bey, Herz bey, *membres résidents*.

Assistent aussi à la séance M. le Prof. Sayce, les RR. PP. Larrivaz, Lagier et Sortais, MM. Adolphe Cattaoui, Paul Manse, Ducros, Lacau, Pierron, Hallag, Wilkinson, Delcroix, MM^{es} Rouchdy bey, Delcroix, Legrain, le Commandant Benito Sylvain, etc., etc.

Le procès-verbal de la séance du 2 mai est lu par le secrétaire annuel et adopté sans observation.

S.E. YACOUB ARTIN PACHA se lève et s'adresse à l'assistance en ces termes :

MESSIEURS,

J'ai le profond regret de vous annoncer qu'au mois d'août dernier, après une longue et douloureuse maladie, notre honorable collègue Tigrane pacha, rendait son âme à Dieu.

Vous connaissiez tous cet homme de bien, droit et honnête dans toute l'acception de ces mots, et qui était un délicat d'instinct, de goût et d'études.

Ceux qui l'ont approché de près et qui ont cultivé son amitié, savent de quel caractère égal, attachant et sûr il était doué. Sa perception innée et acquise de la beauté dans toutes ses manifestations, rendait son commerce non seulement agréable mais aussi utile à ses amis et même à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, étaient mis en contact avec lui.

Il possédait par dessus tout, si je puis m'exprimer ainsi, cette politesse du cœur qui est faite de bonté, d'aménité et de tolérance ; et ce sentiment de charité et d'altruisme qui est le but des efforts de l'homme pour atteindre d'aussi près que possible la perfection morale, était devenu chez lui comme une seconde nature.

Tous ceux donc qui l'ont connu, et ils sont nombreux parmi nos collègues ainsi qu'en dehors de notre Société, penseront, je n'en doute pas, que nous pouvons être fiers de pouvoir dire que nous avons été ses amis, et fiers de l'avoir eu comme collègue dans cette Société où sa mémoire vivra longtemps dans nos cœurs.

En témoignage de sympathie et de regrets, M. le Président invite tous les membres présents à se lever, puis suspend momentanément la séance en signe de deuil.

A la reprise, le secrétaire communique la correspondance reçue pendant les vacances. Elle comprend, en plus des accusés de réception de nos bulletins, une lettre de S.E. le D^r Abbate pacha qui annonce qu'il fait don à notre bibliothèque de dix volumes devenus très rares aujourd'hui, renfermant les travaux de la célèbre Académie de Bologne et où se trouve

insérée la Note de Galvani. L'Institut a reçu en outre les travaux suivants : *Les débuts de l'art en Egypte*, par M. Jean Capart ; *Guide to the Cairo Museum*, de M. Maspero ; *Le forum romain*, 3^{me} édition, de M. l'Abbé Thédénat ; *Fouilles à Dahchour 1894-1895*, par M. de Morgan ; *Word on the Nile*, de M. Chaillé-Long bey ; *Results of the Swedish Zoological Expedition to Egypt and the White Nile*, de M. Jägerskiöld ; *Le pèlerinage de la Mecque en 1902*, du R. P. Lammens ; *Faune malacologique du N.O. de l'Afrique* ; *Les origines de la Ville d'Oran, Recherches poléthuologiques dans le nord du Maroc, Addition à la faune conchyliologique de la Méditerranée*, de M. Paul Pallary ; *Report on the Upper Basin of the Nile*, de sir William Garstin ; *Mosquée du Sultan Hassan* (texte arabe de M. Herz bey) ; *Bibliographia geologica, Encore un mot sur les travaux du service géologique de la Belgique*, de M. Mourlon ; *Réponse aux critiques au sujet de la Bibliographia geologica*, de M. Simoens ; *Note sur l'Infralias de la Vendée et des deux Sèvres*, de M. Lambert.

Le bureau remercie S.E. Abbate pacha pour son don précieux.

M. LE PRÉSIDENT abordant l'ordre du jour, donne la parole à M. Legrain pour lire sa communication sur les récentes découvertes de Karnak et présenter les belles photographies des principaux monuments qui ont été mis à jour. (Voir page 109).

Cette communication sera reproduite *in extenso* à la suite de ce procès-verbal.

M. MASPERO demande la parole et complète à ce que vient de lire M. Legrain, par le remarquable discours suivant : « Si je me permets d'ajouter quelques mots à la très intéressante communication de M. Legrain, c'est surtout afin de vous dire — ce qu'il ne pouvait faire lui même — que le

succès dont nos travaux viennent d'être couronnés à Karnak est dû, avant tout, à son activité et à sa constance. S'il n'avait point soumis nos ouvriers à une surveillance de tous les instants et cela pendant des mois, la majeure partie des objets serait allée se perdre chez les marchands d'antiquités de Louxor ou du Caire. Il a réussi à nous conserver la trouvaille entière et, de son fait, le Musée du Caire, déjà si riche, reçoit un accroissement qui double nos séries de statues. Je n'hésite pas à affirmer qu'il faut remonter jusqu'à Mariette et jusqu'aux fouilles du Sérapéum pour rencontrer une masse aussi considérable de monuments précieux réunis dans un seul endroit : encore le Sérapéum ne renfermait-il que des documents historiques, tandis que le trou de Karnak nous a rendu, à côté de pièces d'un intérêt capital pour l'histoire, des œuvres d'art dont plusieurs ne le cèdent en rien aux plus belles productions de la grande sculpture thébaine. M. Legrain vous a dit que, dès le début, j'avais considéré ce dépôt comme constituant une de ces *favissæ* où les sacerdoces anciens, les grecs et les romains comme les égyptiens, reléguaient les exvotos et les offrandes sans valeur marchande qui s'entassaient dans leurs temples. D'aucuns se sont étonnés que je fusse amené à considérer comme des rebuts des statues d'une facture assez fine ou assez puissante pour faire aujourd'hui l'ornement de nos musées; ils préféreraient penser qu'il s'agit d'une cachette obsidionale, où les trésors d'art du temple auraient été entassés à l'abri pour un temps, mais dont le secret aurait été perdu, ceux qui l'avaient creusée et remplie étant morts dans l'assaut de Thèbes ou ayant été emmenés en esclavage. C'est là, je le crains, une de ces conceptions modernes contre lesquelles nous devons nous défendre si souvent, lorsque nous essayons de nous rendre compte des événements du passé. Pour les anciens Égyptiens la question d'art était secondaire ou plutôt elle n'existait pas, et la principale valeur qu'ils attribuaient aux statues emmagasinées

dans un temple ou dans un tombeau était une vertu magique. Elles figuraient des individus précis, dieux ou hommes, et elles représentaient pour eux une des conditions indispensables à la survie ; elles étaient le corps difficile à détruire qui, animé au moment de la consécration par le *double* ou par une de ses subdivisions, assurait aux personnages dont elles étaient l'image la faculté de manger, de boire, d'exercer toutes les fonctions de l'existence heureuse, de durer indéfiniment après la mort. Elles recevaient des sacrifices, des offrandes, un culte pour lequel la famille constituait au temple des revenus perpétuels, et ce culte se continuait en effet pendant des siècles. Le jour arrivait pourtant où il cessait, par oubli des descendants, par négligence des prêtres, par manque de ressources. Les statues n'étaient plus que des blocs sans valeur, auxquels on ne touchait point par un reste de respect tant qu'ils ne gênaient point la routine journalière du rituel ; mais sitôt que, s'étant multipliées par l'apport incessant des générations, elles devenaient encombrantes, on n'éprouvait aucun scrupule à se débarrasser d'elles en les enterrant. N'est-ce pas ce qui se passe aujourd'hui encore dans nos églises ? Lorsque les ex-votos y sont trop nombreux ou lorsque les boiseries, les peintures, les sculptures sur pierre y ont vieilli, on relègue tout ce qui n'est pas métal précieux dans des caveaux ou dans des greniers où on l'oublie. C'est dans ces sortes de morgues que nos archéologues ont retrouvé naguère, et retrouvent chaque jour, tant d'œuvres maîtresses des vieux arts français.

« Il est donc certain que notre cachette est une simple *favissa*, du genre de celle de Bubaste où il y a près de trente ans on découvrit des milliers de chats en bronze, en pierre, en bois doré ou peint. A un moment donné, les prêtres de Thèbes, ne sachant plus que faire des statues, creusèrent un grand trou dans la cour qui séparait la salle hypostyle du VII^e pylone, et ils les y jetèrent. Ce devait être en une saison

très proche de la fin de la crue, car elles tombèrent dans la boue, ce qui leur évita de se mutiler l'une sur l'autre et leur permit de nous arriver intactes ; contrairement à l'usage, la plupart d'entre elles ont tous leurs membres, même le nez. On peut, du reste, en les étudiant, déterminer à peu près les régions du temple d'où elles proviennent. La collection, telle qu'elle est à présent, comprend en effet un nombre assez restreint de pièces antérieures au second empire thébain, Pharaons de la V^e, de la XII^e et de la XIII^e dynasties, puis un nombre plus considérable de monuments consacrés par les Ahmessides et par les Ramessides, statues d'Hashepsouïtou, de Thoutmôsis III, d'Aménôthes II, de Tontankhamanou, de Ramsès II, de Ménéphthah : elles se dressaient sans doute à l'origine dans la cour de la *javissa* ou dans la cour suivante, car les fouilles nous ont montré là des constructions et des dédicaces de ces souverains. Toutefois le contingent le plus gros de beaucoup appartient aux siècles qui s'écoulèrent de la XX^e dynastie à l'époque persane, et il nous est fourni par la famille des grands-prêtres d'Amon ainsi que par les clans qui étaient apparentés ou alliés aux grands prêtres. Nous connaissons dans l'ensemble l'histoire du mouvement qui transforma si curieusement en théocratie la principauté militaire et conquérante de Thèbes : les monuments sortis du trou de Karnak nous permettent de la reconstituer presque dans tous ses détails, sous les grands-prêtres de la lignée de Hrihorou, sous ceux de la race bubastite, sous la domination des pallacides d'Amon. On y rencontre les personnages de premier rang et les secondaires, frères, sœurs, femmes, filles, parents, serviteurs. Or, la maison des grands-prêtres, où une partie de ces gens ont vécu, où le reste avait ses alliances, se trouvait non loin de là, près de la chapelle en albâtre de Thoutmôsis, ainsi que les inscriptions nous l'apprennent. Nos statues provenaient des portions des deux cours et des pylônes attenantes à cette maison.

« Et maintenant que nous croyons savoir les lieux d'origine de la collection, nous sera-t-il possible de définir à peu près l'époque à laquelle elle fut enfouie ? La présence de quelques statuettes habillées rudement à la grecque, et d'une monnaie de cuivre à l'image d'Alexandre, nous oblige à descendre jusqu'aux temps de la domination macédonienne. Thèbes avait souffert cruellement depuis les invasions assyriennes et éthiopiennes : les Perses l'avaient négligée et les derniers Pharaons indigènes n'avaient pas eu, ce semble, les ressources nécessaires pour entreprendre de la relever. Dès la fin du IV^e siècle, Ptolémée Soter I^{er} avait porté son attention sur elle, et il y avait réparé les édifices les plus importants au nom d'Alexandre-II ou de Philippe Arrhidée comme au sien propre ; puis ses successeurs immédiats avaient continué son œuvre, et c'est à eux que la salle hypostyle de Sétouï I^{er} doit ses derniers aménagements. Les constructions attenantes au sanctuaire de Philippe et à la salle hypostyle furent restaurées dans le même temps, et de proche en proche, le temple entier reprit quelque chose de sa splendeur première. Si l'on veut se figurer ce que fut l'œuvre des Ptolémées, l'examen de leurs inscriptions et de leurs sculptures subsistantes le montre sans peine ; ils relevèrent les chapelles ruinées, ils refirent les dallages, ils remirent les colosses en place, ils rapiécèrent les colonnes et les murailles mutilées, ils remontèrent les architraves et les toits écroulés. Les statues de simples particuliers ou de Pharaons s'étaient accumulées dans plus d'un endroit et rendaient certainement l'entretien et la circulation difficile ; c'étaient d'ailleurs des monuments provenant de familles détruites, oubliées ou appauvries, dont le culte était tombé en désuétude depuis longtemps et qui ne présentaient plus d'intérêt pour personne. Les restaurateurs ne devaient donc pas rencontrer d'opposition à les faire disparaître, mais, comme elles retenaient malgré tout un caractère sacré, ils n'avaient le droit ni de les jeter au dehors ni de

les détruire : ils creusèrent donc des *farissae* dans différents endroits et ils les y engloutirent dans la boue du sous-sol thébain. Le trou de Karnak est une des *farissae* dans lesquelles les ex-votos devenus inutiles et encombrants furent relégués par les restaurateurs du temple, sous les premiers Ptolémées, au cours du III^e siècle av. J. C.

« Il doit y en avoir d'autres que nous trouverons. C'est l'expérience acquise en 1883 et en 1884 dans les sondages que j'exécutai alors qui me porta à diriger les travaux de M. Legrain vers les parages du VII^e pylône : nous aborderons plus tard d'autres endroits pour lesquels j'ai des indices notés à la même époque. Je me serais trompé dans leur appréciation que je n'abandonnerais pas pour cela l'espoir d'éventer les autres cachettes ; le système que nous avons adopté pour les fouilles nous garantit presque nécessairement le succès. J'ai eu plusieurs fois déjà l'occasion de répéter qu'en reprenant la direction j'avais remis en vigueur les principes que je m'étais efforcé d'appliquer pendant mon premier séjour. Il m'avait semblé alors que le devoir d'un Service d'État était moins de rechercher des objets de Musée que de nettoyer les monuments, de les consolider, de les remettre dans une condition telle qu'ils pussent se perpétuer durant des siècles encore : j'avais donc déblayé Louxor et ouvert les Pyramides de Meïdoun, de Licht et de Sakkarah, mais la maigreur du budget dont je disposais m'avait empêché de mener cette idée aussi loin que je l'eusse désiré. L'étendue des ressources que le Gouvernement avait fournies à mes successeurs pendant mon absence m'a encouragé à la pousser jusque dans ses dernières conséquences. Partout où nous avons travaillé, j'ai exigé de nos agents qu'ils ne se contentassent point de demi-mesures, mais qu'ils achevassent jusque dans ses moindres détails l'œuvre entreprise. Il leur faut relever les colonnes et les murs, remplacer les blocs détruits ou affaiblis par le temps, remonter à leur place première les pierres éparses dans

les décombres, et ne pas s'arrêter quand ils sont parvenus au sol antique, mais le défoncer et descendre dans la terre assez bas pour être certain d'y recueillir tous les monuments qui peuvent avoir été ensevelis dans les fondations ou dans les remblais : la conservation des édifices complets ou des ruines d'édifices est le but à poursuivre, tout le reste passe au second rang.

« Plusieurs ont critiqué cette conception et ils considèrent comme de l'argent perdu tout celui qui est employé aux mouvements de terre qu'elle nécessite : la pratique de cinq années a prouvé combien leurs critiques étaient vaines. C'est en obéissant strictement aux instructions qui lui avaient été données à ce sujet que M. Barsanti a non seulement débarrassé complètement l'ensemble de constructions et de souterrains qui composent la pyramide d'Ounas, mais découvert ces puits vierges qui nous ont fait connaître enfin la disposition des sépultures sâites et qui nous ont donné une admirable collection de bijoux en argent et en or d'un style inconnu. C'est en leur obéissant encore que M. Legrain, après avoir ramené à la lumière et la statue de Khonsou, et le groupe de Thoutmôsis IV et de sa mère, et les bas-reliefs d'Aménôthès et d'Ousertasen IV, a découvert la *javissa* de Karnak et doté notre Musée de quatre cents statues. »

M. LE PRÉSIDENT adresse à MM. Legrain et Maspero les remerciements et les félicitations de l'Institut pour ces communications qui sont saluées d'applaudissements unanimes.

M. ARVANITAKIS demande, vu l'ordre du jour chargé, de remettre à la prochaine séance sa communication sur les *Eulogies de S^t Menas*.

M. LE PRÉSIDENT donne en conséquence la parole à M. Fourtau qui entretient l'Institut sur les *Echinides fossiles d'Égypte* et présente quelques spécimens intéressants qu'il

a recueillis dans les environs du Caire. Cette communication qui est la continuation des intéressantes recherches de notre confrère sur la géologie et la paléontologie de l'Égypte, est saluée par les applaudissements de l'assemblée.

Sur la demande de M. le Président M. Georgiades veut bien céder son tour à M. le Commandant Benito Sylvain et remettre sa communication à la prochaine séance.

M. LE PRÉSIDENT présente à l'Institut M. le Commandant Benito Sylvain, envoyé extraordinaire de S.E. le Président d'Haïti près S.M. l'Empereur d'Éthiopie qui, avec beaucoup d'éloquence entretient l'Institut sur les observations qu'il lui a été donné de faire sur le caractère et les mœurs des Çomalis.

Vu l'heure avancée, M. le Président lève la séance en priant les membres résidants de rester, et l'Institut se forme en comité secret.

MM. Fourtau et Vidal présentent la candidature de M. Alphonse Peron, au titre de membre honoraire de l'Institut.

MM. Legrain et Gavillot celle de M. Choisy, au même titre.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire annuel,
W. INNES